

**MARIA MOURANI
ROGER FERLAND**

OPÉRATION SCORPION

**LES DESSOUS DE LA PLUS GRANDE ENQUÊTE
SUR LA PROSTITUTION JUVÉNILE AU QUÉBEC**



PARTIE 1

**DANS L'ANTRE DU SCORPION...
20 ANS PLUS TARD :
SOUVENIRS D'UN ENQUÊTEUR**

La boîte de Pandore

Issue de la mythologie grecque, la boîte de Pandore fait référence à un choix ou à une décision dont on ne connaît pas encore les conséquences. Lorsque Roger Ferland, sergent-détective de la police de Québec, accepte cette mission que lui confient ses supérieurs, il ne sait pas encore qu'un Scorpion s'échappera de la jarre.

LES 72 PREMIÈRES HEURES D'ENQUÊTE...

Les 72 premières heures d'investigation seront déterminantes et révélatrices de la suite de cette enquête. Déjà, les policiers peuvent arrêter des proxénètes et des clients. Toutefois, l'histoire va se révéler bien plus complexe qu'elle n'en a l'air. Le désir d'aller plus loin et la volonté de mettre un terme à l'impunité permettront la mise sur pied de l'une des plus grandes enquêtes sur la prostitution juvénile au Québec.

Mon affectation et la rencontre avec mon partenaire

Le 19 septembre 2002... Je me souviens de ce jour comme si c'était hier. J'ai alors 38 ans, je suis marié et père de deux garçons de 13 et 11 ans. J'en suis à ma dix-huitième année comme policier et à ma septième comme sergent-détective. Je me définit alors comme un policier de Sainte-Foy, même si j'ai fait six mois à la Ville de Québec et six autres mois au SPCUM¹². Mon bagage d'expérience professionnelle dans le monde des urgences comme policier-pompier et ambulancier m'a amené à travailler dans le milieu scolaire avec les jeunes, en tant que policier sociopréventif. Ce poste m'a ensuite conduit vers la lutte à la criminalité organisée. J'ai passé quatre années, de mai 1997 à mai 2001, en prêt de service, au Groupe régional d'intervention en criminalité organisée¹³ (GRICO), à Carcajou Motard¹⁴ et à l'Escouade régionale mixte (ERM). Je n'en étais donc pas à ma première expérience dans des enquêtes complexes.

Quand cette affaire me tombe dessus, je suis de retour à la police de Sainte-Foy, au moment des fusions des villes de la région de Québec. J'arrive de Carcajou. Quelques jours avant le 19 septembre, je reçois un appel du directeur adjoint aux enquêtes, Marc-André Fortin, qui est aussi le responsable des enquêtes criminelles au nouveau Service de police de la Ville de Québec. Avec plus d'une vingtaine d'années à la Sûreté

12. SPCUM: Service de police de la Communauté urbaine de Montréal.

13. GRICO: Groupe régional d'intervention en criminalité organisée. Une escouade temporaire composée de policiers patrouilleurs et d'enquêteurs membres de toutes les organisations policières de la conurbation de Québec (Québec, Sainte-Foy, Sillery, Val-Bélair, Charlesbourg, Haute-Saint-Charles, SQ et GRC). L'objectif était de contrer la violence engendrée par la guerre des motards au Québec.

14. Carcajou: Escouade constituée de policiers de la GRC, de la SQ et des corps de police municipaux. Elle avait pour objectif de lutter contre les bandes de motards criminalisés (Hells Angels et Rock Machine), qui se livraient alors une guerre sans merci. Elle est mise sur pied à la suite du décès du jeune Daniel Desrochers, en 1995, et démantelée en 1999. Elle est remplacée par six escouades régionales, sous l'appellation d'Escouades régionales mixtes (ERM).

du Québec, dont une période aux crimes contre la personne, c'est un policier d'expérience, possédant une solide crédibilité et respecté des procureurs de la Couronne et des juges.

Fortin m'annonce que j'ai été sélectionné pour mener une enquête sur de la prostitution juvénile impliquant des jeunes filles de Québec et des proxénètes, membres de gangs. Une cueillette d'informations, menée par l'enquêteur Jacques Harvey du Service du renseignement criminel, établit déjà, dès l'été 2001, la possibilité de 23 suspects, membres et relations d'un gang nommé Wolf-Pack. Martial Tremblay, inspecteur responsable des enquêtes criminelles et adjoint de Fortin, officialise mon assignation en présence du lieutenant-détective intérimaire à la section stupéfiants et moralité, Sylvain Gagné. Je le connaissais de Carcajou, du temps de la guerre des motards, lorsqu'il était capitaine responsable des équipes d'enquêteurs. Il y faisait un excellent travail de coordination avec les différents corps de police et gérait son budget d'une main de fer. Je lui disais souvent à la blague: « Martial, tu fais une *cenne* (saine) gestion de ton budget. »

Pour cette assignation, on me demande d'établir et de corroborer l'existence de gangs de rue dans la ville de Québec avec la même rigueur que Guy Ouellet de la SQ, avec des faits et des photos à l'appui... Qui sont-ils? Que font-ils? Que mangent-ils en hiver? Mon expérience des motards était bien sûr une plus-value. Cependant, enquêter sur un réseau de prostitution est bien loin d'être aussi évident qu'on le croit, particulièrement lorsqu'on choisit de s'attaquer aux clients. Du même souffle, on m'informe que mon partenaire d'enquête sera un jeune patrouilleur de la section jeunesse, Christian Mailly. Selon eux, il s'agit d'un policier prometteur ayant beaucoup d'informations sur ce phénomène potentiel de gangs à Québec.

Plus tard, je contacte ce jeune policier pour me présenter et écouter son bilan de la situation. Christian m'avise alors que son unité, Enquêteur Police-Jeunesse, reçoit beaucoup d'informations sur des garçons se livrant de manière systématique au

recrutement de jeunes filles dans le but de les utiliser pour de la fraude ou de la prostitution. Le jeune policier ajoute que ces tuyaux proviennent de diverses sources, notamment des parents, des enseignants, des commerçants, des directions d'école, des centres jeunesse, des travailleurs sociaux et des suspects arrêtés dans d'autres dossiers. Christian surenchérit en me disant qu'il doit d'ailleurs aller rencontrer une mère qui souhaite dénoncer une situation impliquant sa fille, ainsi qu'une jeune fille de retour de fugue au Centre des jeunes l'Escale, avec un de ses collègues.

Je dois l'arrêter dans son élan et lui expliquer que, à partir de ce moment, tout ce qu'il croit savoir de la situation devra être corroboré de façon professionnelle et méthodique comme les citoyens s'attendent de toute enquête policière. On doit donc repartir à zéro. Pour commencer, je lui demande de mener ces rencontres avec lui et d'en aviser les personnes concernées. Puis, je lui fais comprendre que les entrevues devront être « non suggestives » et faites avec beaucoup d'écoute, une prise de notes adéquate et une recherche ciblée d'éléments corroboratifs. S'il y a un mot que j'ai appris lors de mon passage dans les escouades, c'est « imputabilité ». Les patrons me disaient souvent : « Roger, je ne veux pas savoir ce que tu sais, mais bien ce que tu pourras me prouver. » C'est donc ce concept que j'ai essayé d'implanter dans cette nouvelle enquête.

Quand j'ai accepté ce nouveau mandat, il me fallait aussi boucler une autre enquête majeure, alors en cours, et traduire devant les tribunaux un agresseur sexuel en série du nom de David-Emmanuel Côté. Cet individu était un camionneur qui, lors de ses voyages Mexique-États-Unis-Canada, violait des jeunes filles. Le sergent-détective Francis Desbiens était mon partenaire dans cette sordide affaire. L'enquête s'était enclenchée avec l'agression sexuelle d'une jeune fille de 15 ans à Sainte-Foy, le 8 août 2000. Cinq jours plus tard, une autre fille se faisait agresser à Toronto. C'est à ce moment-là qu'on s'est rendu

compte qu'avant Sainte-Foy et Toronto, Côté avait aussi violé une jeune fille à Scott-Jonction. C'est grâce à l'analyse ADN des chandails des victimes qu'on a constaté que ces crimes avaient été commis par la même personne. Finalement, on a retrouvé le suspect dans une prison en Floride, où il était incarcéré pour les mêmes motifs. Il sera d'ailleurs déclaré délinquant dangereux.

Le plus inusité dans cette affaire, c'est que pendant le procès de Côté, la mère de la victime me raconta connaître deux proxénètes, Lion et Faya, alors que nous nous dirigeons vers le palais de justice de Québec pour la comparution de sa cadette. Selon ses dires, les deux hommes tenaient sous leur coupelle sa fille la plus âgée. Plus tard, j'ai vérifié dans le système cette information et constaté que sa fille s'était effectivement fait intercepter à Montréal dans un véhicule avec des individus identifiés comme membres de gangs. Quel hasard !

Les premières entrevues sont toujours déterminantes dans une enquête, surtout lorsqu'il nous faut gagner la confiance des victimes afin d'éviter de leur faire répéter leur histoire un millier de fois. Si elles n'ont pas confiance, tout est foutu. De plus, elles risquent de passer le mot aux autres. Je demande donc à Christian de fixer les rencontres après 18 h. Parler de service aux citoyens et retarder des rendez-vous déjà prévus à l'horaire peut paraître contradictoire, mais Christian exécute ma requête, compte tenu de mon expérience en matière de criminalité organisée et de mon grade. Je pense qu'il commençait à réaliser que nous n'avions pas le droit à l'erreur : nous étions la troisième équipe de travail en deux ans à essayer de percer le mystère des gangs de rue à Québec. Un sujet qui était très à la mode à Montréal en 2002, mais une légende urbaine dans notre coin de pays.

Dans les minutes qui suivent, Christian me confirme que deux rencontres avec des mères sont planifiées en soirée : Madame A et ses trois filles à 18 h, et ensuite Madame B vers 20 h.

18 h, à la demeure de la famille A

Avant de nous rendre à cette rencontre, je fais une réunion préparatoire avec Christian afin d'apprendre à le connaître et d'établir une stratégie avec lui. On me l'avait décrit comme un jeune policier rigoureux venant tout juste d'être promu comme enquêteur à la section jeunesse. Ce bureau est d'ailleurs vu comme le tremplin pour les sergents-détectives en devenir. Ces policiers œuvrent auprès des mineurs, donc en milieu scolaire, dans les parcs durant l'été, ou encore auprès des familles. À ce moment, on peut dire qu'en matière de techniques d'enquête, Christian avait encore des croûtes à manger, mais il possédait les qualités requises, soit l'honnêteté et la rigueur. Il était jeune, mais avait un bon potentiel, et surtout, beaucoup de profondeur. Dès les premiers instants de notre partenariat, j'ai aimé travailler avec lui.

Par expérience de la cour lors de mes enquêtes antérieures sur les motards, je savais que les avocats de la défense prennent un malin plaisir à demander nos notes et à nous mettre en contradiction avec nos propres écrits. Or, on peut parfois noter une information un jour, qui n'est plus forcément valide le lendemain. Par conséquent, j'informe Christian qu'à l'avenir, nous ne noterons dans nos calepins officiels que les informations pertinentes et que nous le ferons avec le plus de précision possible.

À l'heure de notre premier rendez-vous, Christian et moi entrons dans une jolie propriété d'une banlieue de Québec. Nous sommes accueillis par la mère et son conjoint, qui occupent tous deux des postes de professionnels. La mère demande à ses filles de venir se présenter, comme le veut la politesse usuelle. Dans les premières minutes, je tente d'établir un lien de confiance avec les parents afin de garantir la qualité et la profondeur des entrevues à venir. Toutefois, la mère m'interrompt assez vite et va chercher un carnet. Elle me demande alors mon nom et mes coordonnées. Je m'exécute, tout en lui mentionnant que j'allais

de toute façon lui remettre ma carte à la fin de notre rencontre. Elle me regarde avec insistance et inscrit mon nom dans son cahier. Interloqué, je lui demande ce qu'elle fait. Elle prend rapidement un autre ton :

- Je suis tannée, écoeurée. Ça fait plusieurs policiers, enquêteurs, patrons à qui je raconte l'histoire de mes filles et personne ne fait rien. Vous êtes le dixième enquêteur ! J'ai trois filles prises dans la prostitution. Enfin, je pense qu'elles sont là-dedans, parce qu'il y a des gens qui m'en parlent. Pis là, je veux en avoir le cœur net. Donnez-moi votre nom et si vous ne faites rien, demain, je donne toutes les informations aux journalistes.
- Calmez-vous, madame, j'en suis au jour 1. On vient de me confier officiellement l'enquête.

Je demande à voir les noms des autres policiers qu'elle a inscrits dans son petit carnet et je constate effectivement que je suis le dixième sur la liste. Je suis estomaqué. Mes oreilles deviennent chaudes, rouges, et à l'intérieur, je bouillonne, je suis en colère. Ça ne se peut pas ! On a l'information que ces trois filles mineures et plusieurs autres seraient dans un réseau de prostitution juvénile, et jusqu'à présent rien n'a été fait... J'essaie de comprendre, mais je n'y parviens pas. Pourtant, il s'agit d'une famille ordinaire, issue de la classe moyenne, qui ne semble pas présenter de dysfonctionnalités apparentes. Les pensées se bousculent dans ma tête. Je pense à mes enfants, aux autres enquêteurs avant moi, soit ceux de la SQ et mes confrères du SPVQ. Pourquoi n'ont-ils rien fait ?

La dame continue de parler, mais je ne suis plus là. Je suis perdu dans mes pensées, cherchant un moyen de me défilier, de trouver une porte de sortie. Comment faire pour me débarrasser de cette enquête gênante ? Je ne suis pas mieux ou pire que les autres. J'ai juste envie de prendre mes jambes à mon

cou. Plusieurs minutes se sont écoulées et je ne l'écoute plus. Je la vois déverser son trop-plein, c'est une femme bien volubile. Soudain, j'accroche sur une phrase :

- Là, il (en parlant d'un client) a demandé à la jeune fille de 15 ans si elle avait un petit frère ou une petite sœur qu'elle pourrait amener ici, à sa boutique.
- Madame, vous avez dit p'tit frère ou p'tite sœur? Oui... mais pourquoi des p'tits gars?
- Ben voyons, ce gars, Georges, il les veut le plus jeunes possible!
- De quel Georges parlez-vous, madame?

Mon hamster se met à rouler. Je suis en mode analyse. Tout ce que j'ai pu entendre au cours de ma carrière revient. Il faut dire que j'ai une solide mémoire. Je connaissais un Georges Tannous de Sainte-Foy, propriétaire d'une sandwicherie, d'une bijouterie et d'un salon de tatouage. Depuis 1995, ce nom était apparu dans plusieurs rapports d'information en lien avec la prostitution et quelques enquêtes qui n'avaient pas abouti. Combien d'enfants étaient passés à côté du commerce de Georges sur la rue D'Auteuil, au coin de la Maison Dauphine, un centre d'hébergement mixte pour mineurs? Encore aujourd'hui, la rue Saint-Jean, au cœur du Vieux-Québec, et le carré D'Youville sont le *red light* de Québec. On les retrouve tous là-bas: les punks, les toxicomanes, les fugueurs, les désabusés... Ce sont des cibles idéales.

Si les trois jeunes filles ne semblent pas très enclines à se confier, la mère, elle, nous lance un tas d'informations. Même si ces préentrevues devront toutes être corroborées et validées, elles permettent d'identifier plusieurs individus et laissent déjà entrevoir les premières ramifications d'un réseau de prostitution juvénile. La mère continue en affirmant que Claire, étudiante à la même polyvalente que ses filles, aurait recruté d'autres

étudiantes de l'école pour la prostitution. Elle poursuit en affirmant que ses filles et d'autres auraient menti à leurs parents pour aller danser nues à Trois-Rivières. Elle aurait confirmé cela avec d'autres mères, dont les filles sont dans la même situation. En entendant cette dernière information, j'ai tout de suite pensé: « Oh non ! Les versions sont sûrement contaminées... On va avoir un immense travail de corroboration à faire. »

Elle nomme ensuite un Georges Radwanli, de la boutique L'Après-demain qui serait un lieu de rassemblement des filles. Celui-ci aurait souvent appelé à la maison pour parler à ses filles, qui feraient prétendument le ménage chez lui et rien d'autre. Après nous avoir fourni le numéro de son cellulaire, elle nous lance un autre nom, celui de Nourcy, une pâtisserie sur la rue Cartier. Elle poursuit en nous mentionnant qu'une autre mère soupçonne sa fille, Dominique, d'être dans un réseau de prostitution juvénile dirigé par un groupe de Noirs. Cette dernière ne semblerait pas consciente de sa situation et considérerait son proxénète, un certain Junior, comme son petit copain. La mère des trois jeunes filles nous énumère ensuite plusieurs autres noms en vrac: Lion, Jonathan, Chevalier, Konasse, Abolie... Elle fait mention d'une piscine au Hilton, où ses filles seraient allées retrouver Jean Racine (Jacques Racine), le propriétaire d'une pharmacie qui demeure à Sainte-Pétronille. Racine aurait même appelé à plusieurs reprises à son domicile pour parler à ses filles.

Devant ce flot incessant d'informations, je ne peux plus m'enfuir. Je sais que je suis sur le point d'ouvrir une boîte de Pandore, mais ma conscience me ramène à l'ordre. On ne peut pas aller à l'encontre de sa nature. Cette enquête, je vais m'y dévouer avec toute la rigueur qu'on m'a apprise durant mes trois années dans les escouades spéciales. Je demande aux parents de me faire confiance, et surtout, de ne pas interpellier les médias, ce qui risquerait de nuire à l'enquête. Comme je vois qu'il sera difficile de faire parler les filles devant leurs parents, je propose

de les amener au poste pour faire des entrevues et potentiellement prendre leurs déclarations. Chose que les parents acceptent en nous rappelant notre devoir de résultats. Les filles nous suivent dans la voiture, non sans nous avoir avant répété qu'elles ne sont pas des mémères et qu'elles connaissent bien les méthodes policières.

La soirée allait être longue... Je me vois encore quitter cette demeure avec Christian, ne sachant encore trop quoi faire, accompagné d'Evelyne, 15 ans, et de ses sœurs, Fanny et Gabrielle, mineures elles aussi.

20 h, au poste de Sainte-Foy

Après cette première entrevue avec Madame A, je décide de me rendre à mon ancien poste, celui de Sainte-Foy, car je sais par quelle porte entrer pour passer incognito. Je veux de la discrétion, car je soupçonne que ces gars-là ont des taupes dans la police. C'est probablement une des raisons pour lesquelles certaines enquêtes de ce type n'ont pas abouti auparavant. Arrivé au poste, je fais entrer les filles discrètement par le garage souterrain, hors de la vue du public. On se dirige vers le bureau des enquêtes, sachant qu'il n'y aura personne à cette heure-là, et on s'installe dans une salle d'interrogatoire privée.

On commence les interrogatoires et, comme on s'y attendait, les filles ne veulent rien nous dire. Elles ne font que nous lancer des généralités en niaisant un peu. Au début, elles nous parlent des autres filles qui « en font », mais pas directement de leur expérience personnelle. Malgré leur manque de collaboration, on arrive tout de même à obtenir des informations qui vont propulser l'enquête. Les noms de plusieurs sujets d'intérêt identifiés par leur mère sont mentionnés à nouveau, mais dans leur histoire, ces garçons sont seulement des petits copains qui viennent les encourager au basketball et au soccer, et avec qui elles sortent dans les bars. À ce point de l'enquête, il faut démêler le vrai du faux.

On n'est plus dans les mythes ni les rumeurs. On doit monter notre preuve.

La première entrevue se fait avec Gabrielle. Elle a un tigre tatoué sur le dos. Je la questionne à propos de ce tatouage. «T'as un tatou, toi ? Pourquoi t'as ça ? Je peux prendre une photo ? » Elle accepte qu'on le prenne en photo, parce qu'elle trouve ça *hot*. J'y vois une belle façon d'essayer de la convaincre de me parler.

- Il faut arrêter d'inventer des histoires. T'as un tatou de Tiger dans ton dos, toi, mais tu me dis que tu n'es pas sa propriété !
- Ben non, mais tsé.

Je comprends rapidement ce signe typique des proxénètes des gangs : la marque du propriétaire. Je réaliserai plus tard que Tiger est l'alias de Téchelet Pierre-De Bellefeuille. En fait, c'était son dada de tatouer ses victimes afin de marquer son territoire, de faire d'elles sa propriété. Plus tard, il se vantera même de les marquer comme des bêtes, ce qui lui permettait de les vendre et de faire d'elles ce qu'il voulait. Malheureusement, Gabrielle ne le voit pas de cette manière. Il est son homme, son amoureux. Elle nous raconte qu'il fait partie d'un groupe de musique rap, les Blackk Beretta. Elle poursuit en disant qu'il emploie des filles mineures pour faire de la prostitution, mais qu'il ne lui a jamais demandé d'en faire. En fait, ce serait une amie de son école, une certaine Claire, qui en ferait. Elle reconnaît faire des ménages chez un Georges de la boutique L'Après-demain, mais rien d'autre.

Soudain, je regarde l'heure, il est 20 h 30. Nous n'avons que l'entrevue d'une fille peu collaboratrice qui minimise les faits et les reformule à sa façon. Je demande à Christian d'appeler la deuxième mère afin de déplacer notre rendez-vous un autre jour, car je réalise qu'on n'y sera jamais pour 21 h. Christian sort de la salle d'interrogatoire puis revient quelques instants

Table des matières

Avant-propos	11
Introduction	13
Partie 1. Dans l’antre du Scorpion... 20 ans plus tard : souvenirs d’un d’enquêteur	23
La boîte de Pandore	25
Les 72 premières heures d’enquête	25
Nous n’étions pas les premiers... ..	54
Une enquête d’envergure	65
L’ABC d’une enquête sur la prostitution juvénile	65
Battre le fer pendant qu’il est chaud !	69
La machine repart de plus belle	82
Filature et écoute électronique : des méthodes d’enquête innovatrices	116
Il faut tirer la plogue	141
Vagues d’arrestations	149
Premières ondes sismiques	149
La folie médiatique	176
Les répliques	198
Partie 2. Le Scorpion anatomisé : une criminologue analyse l’enquête	209
Paroles de victimes	211
Portrait des victimes	213

Témoignages de victimes	215
Les tueurs d'âme	237
Les proxénètes	241
Les proxénètes	241
Les facilitateurs, ou l'art de jouer à l'autruche	284
Le bilan du Scorpion	289
Scorpion : la pointe de l'iceberg	289
Les condamnations au criminel	293
Les ordonnances de maintien de la paix	301
Bibliographie	303
Crédits photographiques	307
Nos remerciements	309